

Published in The French Review (Fall 2002)

GOFFETTE, Guy. *Un Été autour du cou*. Paris: Gallimard, 2001. ISBN: 2-07-076095-2. Pp. 202. 88,50F.

Nous connaissons Guy Goffette le poète pour son *Verlaine d'ardoise et de pluie* (1996). Son premier roman, *Un Été autour du cou*, reprend le thème classique de l'adolescent séduit par une femme plus âgée en l'assombrissant considérablement puisqu'il s'agit ici d'un gamin de douze ans brutalement dépuclé par une Phèdre sans conscience. De ses doigts experts aux griffes vernies, La Monette va labourer le cœur du jeune Simon et bouleverser toute sa vie d'adulte si bien que le vieillard qui raconte l'expérience garde du fruit défendu un goût âpre de coing à lui nouer la gorge.

Le récit s'orchestre en 42 courts chapitres au ton vif, semés d'images poétiques et d'expressions juteuses. Le rythme se plie aux ratés de la mémoire et suit le tempo intime d'un narrateur engagé, tour à tour ému, amusé, outré, déchiré. Le "je", le "il" et à l'occasion le "tu" de l'apostrophe s'alternent, "il" créant invariablement une distance affective face à l'émotion encore vive. Ce glissement pronominal dans les entrelacs du présent et du passé nous permet d'observer le personnage de Simon comme on regarde un mobile, en appréciant la fragilité de la composition. Dans le présent factice du récit, il est évident que "je", "il" et "tu" se font complices pour accuser "elle". Le guignol de l'enfance est devenu petit théâtre de la cruauté où le bateleur en coulisse met en scène son drame obsessionnel.

Le passé, ce sont les années cinquante, le juste-après-guerre dans un village de l'Est où le garde-manger et le baquet du samedi soir n'ont pas encore cédé le pas au réfrigérateur et à la baignoire. A la radio on écoute les chansonniers et *La Famille Duraton* et à l'affiche, Gina Lollobrigida, Silvana Mangano et Martine Carol sont les pin-ups en vogue qui définissent l'idéal féminin du masculin pubescent et sénescant. Dans cet univers ordinaire où le rêve s'infiltré en son et images, le jeune Simon pousse en demi-sauvageon entre l'école et le modeste Bar Tabac Alimentation des parents. Le père, le "roi-tabac", est un ivrogne tyrannique et hâbleur fieffé. La mère-popote, "confite entre la cuisine et le confessionnal" (22), nourrit l'ambition d'avoir un jour une salle de bain avec baignoire. Face à l'enclos familial stérile, juste en dehors du village sur la butte (bien nommée) du Haut-Mal, se dresse la maison moderne (avec réfrigérateur et baignoire) du couvreur et de sa femme La Monette, une "créature" qui fait l'objet de commentaires lestes et concupiscent parmi les pilliers de bar. Pour Simon, tourmenté par l'éveil de sa sexualité, pétrifié par sa timidité de petit campagnard, humilié par le père et assoiffé de tendresse féminine, elle représente *la* femme, l'idole en robe à pois, "aux lèvres carmin, à la voix rauque, aux seins d'opéra" (33), qui le fait chavirer de désir. Mais la voluptueuse Monette est aussi une dangereuse croqueuse d'hommes (et de petits garçons) en peignoir et bas noirs, qui va faire de l'enfant le jouet de ses manipulations perverses, puis le séduire dans la violence, l'humilier corps et âme, et le chasser enfin du paradis devenu enfer. Dans sa fuite du Haut-Mal, Simon emporte un bas noir dérobé à La Monette, objet fétiche métaphorique de la cruelle défloration, qu'il portera autour du cou toute sa vie, comme pour se rappeler cet été qui le tient au collet, garrotté, vide d'amour et faisant souffrir toutes les autres, lui qui rêvait d'"une jeune fille aux jambes nues" avec laquelle il aurait tout partagé (159). Dès les premières lignes du roman nous étions

prévenus: “La Monette avait tout, savait tout; moi, rien. Elle m’a pris sous son aile, m’a roulé dans ses draps puis dans la farine. Puis foulé aux pieds, puis jeté dehors” (11). C’est sur ce malheureux Pierrot enfariné que se penche l’homme adulte avec tendresse et impatience.

Peut-on “récupérer son enfance” (134)? C’est la question lancinante que pose le narrateur, sachant bien que l’écriture joue à recommencer sans rien effacer, ni la blessure, ni la honte, ni la rage. L’éducation sentimentale manquée de l’enfant hante le vieillard qui vit en solitaire dans une caravane en bordure de forêt, incapable d’aimer, ruminant l’amertume d’un été à jamais “arrêté au bord de la route parce que le coeur clapote dans les larmes” (34). L’épisode est sordide. Le livre est lumineux, avec d’immenses zones d’ombre à explorer. Bref, ce roman autobiographique du crève-coeur vous donne le *blues* des grandes mélancolies. Si seulement ... La Monette avait eu un coeur.

University of Wisconsin Oshkosh

Yvette A. Guillemin Young